

Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 139 (2013)
Heft: 23-24: Naturaliser l'architecture

Rubrik: Actualités

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ACTUALITÉS

AUGUSTE PERRET: HUIT CHEFS-D'ŒUVRE !/?

Architectures du béton armé

Comme pour se faire la main avant la Biennale d'architecture de Venise dont il assurera la direction en 2014, Rem Koolhaas enchaîne les projets d'exposition, tous plus pertinents les uns que les autres. Celle consacrée à Auguste Perret, qui se tient jusqu'au 19 février 2014 au Palais d'Iéna à Paris, ne déroge pas à la règle. On y retrouve le même désir de faire du support de l'exposition un dispositif critique capable de décrypter ce qu'il donne à voir.

L'exposition, destinée à un large public, entend renouveler le regard porté sur le pionnier que fut Auguste Perret, à travers huit édifices majeurs : à Paris, l'immeuble de la rue Franklin (1903), le Théâtre des Champs-Élysées (1913), l'église Notre-Dame du Raincy (1923), la salle Cortot (1928), le Mobilier National (1934) et le Palais d'Iéna (1937) au Havre, l'Hôtel de Ville (1950) et l'église Saint-Joseph (1951). Ces huit édifices ont marqué, par leur mode d'élaboration inventif et leur rapport à la matière, un enrichissement décisif de l'architecture du 20^e siècle.

L'exposition, dont le commissariat scientifique est assuré par Joseph Abram, prend place dans la salle hypostyle du Palais d'Iéna, qui constitue la première œuvre révélée au visiteur (fig. 1). La scénographie imaginée par l'agence d'architecture OMA réutilise des dispositifs scéniques similaires à ceux conçus pour la Fondation Prada. En effet, depuis 2011, OMA explore l'espace en concevant des scénographies de défilés et d'événements culturels. Ici, la scénographie est un collage de ces différentes recherches, conçue comme des lectures contemporaines de l'architecture d'Auguste Perret.

Plus important, Rem Koolhaas apporte au projet sa propre réflexion sur le devenir patrimonial des grands ouvrages de la modernité. Si Perret et son classicisme se prêtent parfaitement au jeu de la patrimonialisation¹, la question reste entière quant aux critères qui déterminent cette entrée dans l'histoire. Faut-il se fier aux standards du 19^e siècle qui valorisent le chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'ouvrage unique, porteur d'une certaine monumentalité ? Ces critères sont-ils appropriés pour les ouvrages modernes qui délaissent l'unicité pour le reproductible ?

A cheval entre deux époques, Auguste Perret est un cas idéal pour se poser ces questions. Si son académisme permet dans un premier temps d'aborder ses réalisations dans une optique patrimoniale traditionnelle, la place de son œuvre dans l'histoire de la modernité, et notamment son rôle dans la généralisation de l'usage du béton armé, nous force à adopter une grille de lecture différente. Les

critères basés sur la notion de chef-d'œuvre s'avèrent trop restreints pour un pionnier de la modernité, soucieux de mettre en place des processus qui vont pouvoir être standardisés.

Auguste Perret semble être de ceux qui, tout en répondant aux critères du chef-d'œuvre, les dissolvent. Il est à la fois ancré au 19^e siècle et capable de poser les jalons pour l'avènement de l'esprit moderne. L'exposition, accentue ce hiatus, déjà présent dans le titre. Elle adopte une rigueur archéologique avec les documents historiques, mais s'autorise certaines libertés qui frôlent l'irrévérence. L'invitation faite aux étudiants de l'Ecole nationale supérieure d'architecture de Versailles pour produire des projets qui s'inspirent des thèmes de l'architecture de Perret remet en question un des fondements de l'esprit patrimonial : la solitude du chef-d'œuvre. Au lieu de sacraliser Auguste Perret, l'exposition en perpétue la leçon. Cette intrusion de travaux d'étudiants dans le temple du grand homme est à elle seule une interdiction de muséifier.

Elle n'est pas la seule. Le film projeté² contribue à sa manière à la déconstruction de la doxologie inhérente à l'exposition de chefs-d'œuvre. En donnant la parole à un gardien d'immeuble, Ila Bêka et Louise Lemoine réitèrent l'approche qu'ils avaient initiée il y a quelques années, en invitant une femme de ménage à raconter sa pratique de la maison Lemoine, à Bordeaux.

Perret, dont le portait en dictateur bienveillant surplombe le grand escalier, n'est pas pour autant tourné en dérision. Koolhaas ne déconstruit pas l'architecte, mais le mécanisme qui tente de le transformer en monument. Finalement, au Palais d'Iéna s'exposent deux architectures : celle de Perret, qui a su sortir le béton de l'usage timide et camouflé qui prévaut à la fin du 19^e siècle, et celle de Koolhaas, qui s'est fixé pour objectif en 2014 de ne pas laisser la modernité se reposer sur ses lauriers. CC

1 Le Havre, vue aérienne (© CNAM/SIAF/CAPA, Archives d'architecture du 20^e siècle/Auguste Perret/UFSE/SAIF)

2 Palais d'Iéna, Paris, salle hypostyle 1939 (© Roger-Viollet, Photo Harlingue Viollet)

3 « Auguste Perret, Huit Chefs d'œuvre I/? – Architectures du béton armé », Palais d'Iéna (l'escalier), Paris (© OMA, all rights reserved)

1 En juillet 2005, l'UNESCO inscrit sur la liste du Patrimoine mondial le centre du Havre reconstruit par Perret.

2 www.youtube.com/watch?v=dDaxj6rwQis



1



2



3

LES PIEDS SUR TERRE

Magazine sur l'architecture, l'ingénierie et l'habitat



Tournage de l'émission «Les Pieds sur Terre», devant le barrage de Gebidem (Photo Fabien Gillioz / Canal9)

Réhabiliter des bâtiments ruraux existants, voués jusqu'alors à la ruine ou à la destruction : c'est la tâche à laquelle se sont attelés trois architectes valaisans – Jean-Luc Torrent, Michel Follonier et Michel Voillat. Le premier a rénové un mayen, abri de la transhumance, à mi-chemin entre la plaine et la montagne, avec pour mot d'ordre « le moins c'est le plus » et en reportant la plupart des fonctions sur l'extérieur. Les deux autres ont restauré de vieilles granges, situées dans des villages à forte densité. L'une, de 25 mètres carrés et percée de discrètes ouvertures horizontales, est pensée comme un meuble à tiroirs, avec les parties aqueuses concentrées dans le soubassement et les chambres, sortes de niches, à l'étage. L'autre comprend une pièce commune spacieuse, avec une baie vitrée reculée à l'intérieur du volume pour préserver la façade d'origine.

Chaque architecte s'est emparé de son objet de manière singulière, lui donnant un second souffle, en inscrivant plus ou moins manifestement le nouveau dans l'ancien, mais toujours avec simplicité et avec la volonté affichée de préserver le caractère patrimonial des constructions en question. Dans le dernier épisode des *Pieds sur Terre*, diffusé mi-novembre, les trois architectes nous racontent leur histoire, décrivent leur réalisation et portent un regard sur les réhabilitations entreprises par leurs confrères.

Les Pieds sur Terre? Une émission instiguée par la sia-Valais et réalisée en partenariat avec différentes institutions et associations du canton – Lignum, le Département des transports, de l'équipement et de l'environnement, la HES-SO, le Bureau des métiers. La télévision régionale Canal 9 en assure la réalisation de manière indépendante. Présentée par le journaliste Fabien Gillioz, l'émission de 20 minutes se veut un magazine mensuel d'architecture, d'ingénierie et de l'habitat et a pour ambition principale de faire découvrir les singularités du canton et le savoir-faire des membres de la SIA.

Depuis sa création, l'émission a déjà abordé différents thèmes essentiels, comme celui de la construction parasismique – le Valais est l'une des régions les plus exposées de Suisse qui connaîtra à nouveau des séismes majeurs – ou l'utilisation de la nappe phréatique comme denrée alimentaire. D'ici au mois de mai, les prochains magazines traiteront de la construction en bois, de la gestion des risques liés aux barrages, de la rénovation de la basilique de Valère, bâtie aux 12^e et 13^e siècles, ou encore de la troisième correction du Rhône – une thématique qui fait écho à la toute première diffusion des *Pieds sur Terre*, en avril dernier. Jeudi 12 décembre, l'émission se penchera sur une thématique de saison : le chauffage.

PR

PRIX DESIGN SUISSE

Les projets nominés sont exposés à Langenthal jusqu'au 26 janvier

Le Prix Design Suisse 2013/14 a été décerné début novembre à Langenthal, petite ville bernoise et rendez-vous ponctuel du design suisse – les meilleurs designers du pays y sont honorés et des milliers de visiteurs affluent au Designer's Saturday.

Le jury a récompensé 11 des 37 projets nominés et décerné un prix d'honneur pour l'œuvre d'une vie. La manifestation s'est déroulée dans une ambiance festive et rafraîchissante. Et pourtant, quelque chose a manqué.

Le marathon du Prix Design Suisse a débuté dans les vieilles halles d'usine de Mühleweg, où tous les travaux nominés sont encore exposés. Déjà, on pouvait présager ce dont souffrirait la soirée : une forte concentration sur le *socialising*, en dépit du contenu.

Le jury a notamment récompensé Michel Charlot pour son projet «U-Turn» et le design produit «Cresta Chair» de Jörg Boner a obtenu des éloges. Pour le jury, le designer a réussi à réinterpréter la chaise en bois massif des régions alpines. «Etage Regal» de Moritz Schmid a convaincu par son originalité, en alliant trois tendances du design de meubles : une touche de rétro, la dominance du bois et le savoir-faire artisanal. Voilà combien une justification peut être simple.

Mais pourquoi la conseillère en design Liesbeth in't Hout, l'architecte Ascan Mergenthaler, le designer de produits Jasper Morrison, l'éditeur Lars Müller et le publiciste Robb Young n'ont-ils pas insisté pour indiquer les raisons de leurs choix lors de la remise des prix ?

Les différents projets méritent certainement leur prix, et les projets soumis, dont un bon nombre issu de Suisse romande, étaient intéressants et variés. Le Prix Design Suisse met en exergue des talents de relève et offre un tremplin à de jeunes concepteurs. Mais il fait fi de ce qui, pour garantir le succès d'un projet, est tout aussi important qu'un bon design pour le succès : la possibilité d'en parler de manière perceptible et compréhensible.

Barbara Hallmann, trad. Richard Squire



TROIS LIMAÇONS ET UN CHOU POMMÉ

L'exposition Le Nôtre à Versailles



1 Vue cavalière du château et du parc de Saint-Cloud vers 1675, ALLEGRAIN Etienne, 1644-1736, 17^e siècle, Huile sur toile, Versailles, Châteaux de Versailles et de Trianon, © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Gérard Blot

Les commémorations en disent souvent plus sur la société célébrante que sur les individus ou les événements célébrés : *de te fabula narratur*. « L'année Le Nôtre », qui marque le 400^e anniversaire de la naissance du jardinier et culmine avec une exposition au château de Versailles¹, ne fait pas exception à la règle. Malgré (ou à cause ?) des siècles de vulgarisation par l'appareil scolaire, et plus récemment de quelques décennies de recherche savante, la personnalité de Le Nôtre reste suffisamment floue, et son travail suffisamment mystérieux pour se prêter aux interprétations les plus contradictoires. On le sait riche et courtisan (il fait don à Louis XIV de sa collection de médailles et de tableaux, dont cinq Poussin), mais en même temps capable d'humour décapant : lorsque le monarque veut l'anoblir, il prend pour blason un chou pommé et trois limaçons. Satire sociale déguisée ou feinte modestie de quelqu'un qui « connaissait sa place », certes, mais aussi son génie ?

De son vivant même (il est mort octogénaire après plus de 60 ans de carrière), Le Nôtre était devenu une marque que s'arrachaient les grands et les têtes couronnées. Son intervention plus ou moins avérée (une simple lettre, un croquis hâtif, une rumeur familiale) suffisait à ajouter une couche de distinction culturelle à la distinction nobiliaire du commanditaire. Il participait de la consommation ostentatoire de la société de cour, au même titre que les star-architectes d'aujourd'hui auprès des milliardaires de la mondialisation. Son étoile a pâli avec la vogue du jardin anglo-chinois, puis le démembrement de certains domaines par la Révolution française : on disait alors que l'allée la plus intéressante d'un jardin de Le Nôtre « était celle qui conduisait à la sortie ». Mais le bonhomme a rebondi avec l'arrivée des nouveaux riches sur le marché du château-jardin-parc à la fin du

19^e siècle. De « vrais » jardins de Le Nôtre plus ou moins relookés ou des pastiches de Le Nôtre plus ou moins simplifiés servent alors de cadre aux réceptions de la classe de loisir. Le jardinier fait même de la politique à son insu, lorsque l'ultranationaliste Maurice Barrès l'enrôle, au nom de « la mesure française » opposée à « l'enflure boche », dans la campagne revanchiste qui préparait août 1914.

Cette proximité supposée avec les valeurs de droite a valu à Le Nôtre une réputation passéiste et réactionnaire auprès des paysagistes « sociaux » de l'état-providence. Ces derniers brocardaient alors l'asservissement de la nature, les perspectives immenses et les arbres taillés, la prise de possession du paysage par l'élimination des paysans. Ils en sont vite revenus, sensibilité écologiste oblige, et les spécialistes n'hésitent plus aujourd'hui à faire de Le Nôtre le premier paysagiste moderne : un jardinier qui ne force pas le végétal mais compose avec lui, qui ne clôt pas le parc mais rétablit des continuités, qui ne célèbre pas le pouvoir absolu mais peut être mis au service du plus grand nombre, qui n'est pas étroitement classique-à-la-française mais baroque, ou les deux à la fois...

A grand renfort de dessins autographes, gravures et tableaux magnifiques, l'exposition de Versailles donne à voir les zigzags de la fortune critique de Le Nôtre, en attendant la prochaine embardée. Mais elle relève davantage du tourisme et de la culture picturale que de la technologie. Intarissable sur les broderies et topiaires, elle est moins précise sur les outils de conception (le niveau, la chaîne et le piquet) et sur les moyens techniques (les dizaines de milliers de terrassiers armés de pelles et de hottes, les interminables convois de charrettes chargées d'arbres, les lieues de canalisation en terre cuite ou en plomb, les châteaux d'eau « brune » ou « blanche »). On remarque d'autant mieux l'intervention de Georges Fahrât, spécialiste de l'anamorphose et responsable de la maquette en lames de verre de la grande perspective de Versailles. Il est vrai qu'il en a toisé lui-même les moindres détails. *Jean-Claude Garcias*

1 « André Le Nôtre en perspectives, 1613-2013 », au château de Versailles du 22 octobre 2013 au 23 février 2014. L'énorme catalogue du même titre a été publié sous la direction de la romancière P. Bouchenot-Déchin et de l'architecte-historien Georges Fahrât ; Hazan-Château de Versailles-Yale UP, 2013, 49 euros.